



NOUVELLES VALAISANNES

par

Hilaire Gay du Borgeal

Rel. de Paul Strubien
(Euxin-Viers)



NOUVELLES VALAISANNES

PAR

HILAIRE GAY



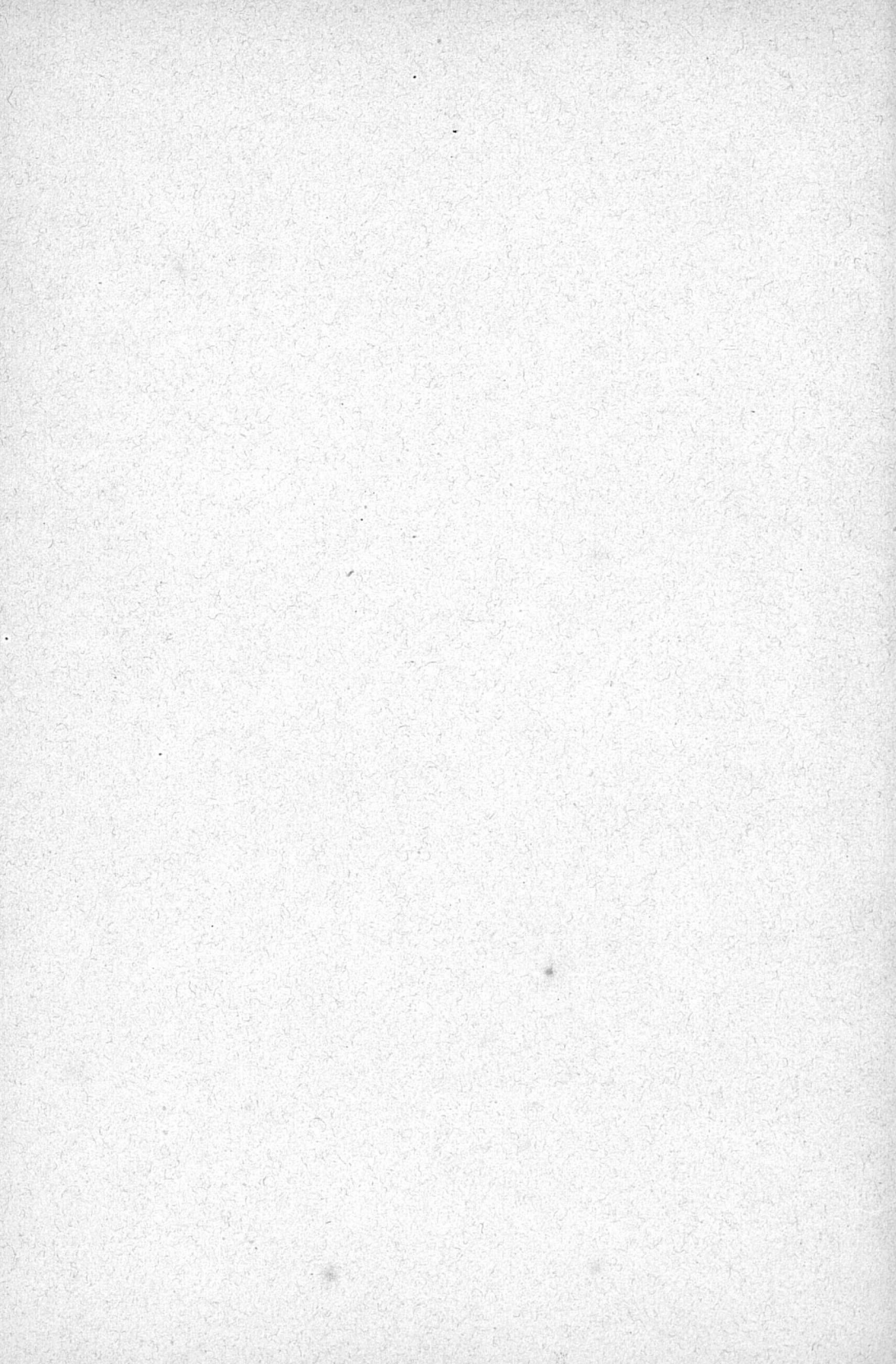
GENÈVE

GAUCHAT & EGGIMANN, ÉDITEURS

25, rue du Rhône.

—
1892





HILAIRE GAY

NOUVELLES VALAISANNES

LE CONSCRIT DE L'AN 1812
LA GUERRE CIVILE
LE VIOLONARE DE MAZEMBROZ



0329441

GENÈVE
GAUCHAT & EGGIMANN, ÉDITEURS
25, rue du Rhône.

—
1892

Rh 499

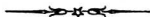
DU MÊME AUTEUR :

La Garde européenne en Egypte. — Genève, 1884; 1 brochure in-12.

Histoire du Valais, depuis les temps les plus anciens jusqu'à nos jours. — Genève-Paris, 1888-1889; 2 vol. in-8.

Abrégé de l'histoire du Valais, à l'usage des Ecoles. — Genève, 1890; 1 vol.in-18.

Mélanges d'histoire valaisanne. — Genève, 1891; 1 vol. in-12.



ÉVE

MID.

1891

Le Conscriit de l'an 1812





LE CONSCRIT DE L'AN 1812



I

Le ciel est gris, nébuleux.

Les feuilles jaunies se détachent une à une des branches tortueuses ; puis, chassées par l'âpre bise, elles s'en vont bruire tristement le long du sentier boueux.

Tout est muet dans les grands prés.

Dans les haies délabrées, dans les bosquets dépouillés, aucune voix ne se fait entendre ; leurs hôtes ne redisent plus à la bergère rêveuse les doux gazouillements : ils ont quitté, pour des rives plus riantes, nos brumeuses campagnes.

Partout, le silence du tombeau.

Peu à peu, la nuit, descendant de la montagne, a gagné la plaine.

L'Angelus du soir nous envoie, comme un dernier adieu du jour, son dernier tintement. — Mon Dieu ! quelle voix sourde, lugubre ! On dirait le glas sonnante pour un trépassé !

Qu'êtes-vous devenus, joyeux carillons de mai?... quand vous annonciez avec allégresse la fin d'un beau

jour et le commencement d'une belle nuit... quand vous réunissiez sous le chaume la bergère rieuse et le pâtre insouciant. Oh! pourquoi ne faites-vous plus entendre ces notes légères et cristallines, qui vibraient et sautillaient, — comme une ronde de jeunesse en fête, — à la tour de l'antique église ?

Non, l'écho ne redira plus, sous la feuillée, vos gais carillons.

La fillette, émue, frissonnant de tristes pensers, ramène à l'étable son folâtre troupeau. — Le fils du laboureur, lui, ne retourne plus prendre place au foyer paternel. Il est loin, bien loin des siens et de son hameau. Il a dû abandonner la charrue, lui, dont le cœur généreux et les bras vaillants étaient l'espoir et le soutien de ses vieux parents, pour prendre un fusil et aller affronter, sur un sol étranger, la misère, la maladie, la mort !

Ah! que Dieu garde le pauvre conscrit !

Non, ô mai fleuri, l'écho ne redira plus, sous la feuillée, vos gais carillons.

II

Dans l'âtre noir, flambe et pétille le fayard sec. De joyeuses flammes réchauffent la salle aux parois boisées, au plafond soutenu par de longues poutres brunies.

Au dehors, la nuit est bien sombre et bien froide dans les combes de la montagne, dans les grands bois défeuillés.

Derrière la porte, close et verrouillée, le vent du soir vient se plaindre.

Dans le lointain, dans la rue obscure, l'enseigne de l'auberge du *Cheval-Blanc*, suspendue à son crochet de fer, se balance en grinçant. Pauvre pinte, elle est bien triste et bien oubliée, à cette heure; on n'y entend plus le bruyant choc des verres ni les gais refrains.

Mais voici, sur la table de chêne, on a servi le frugal repas du soir.

Le père, le front pâli, prend place.

A ses côtés, la mère s'est assise, en jetant un regard furtif et anxieux devant elle : vis-à-vis, une chaise de paille est restée vide.

Alors, joignant ses vieilles mains tremblotantes, le laboureur a relevé avec effort sa tête blanchie, puis, de sa pauvre voix cassée, murmuré une fervente prière.

— Mon Dieu! ramenez-moi mon enfant, mon cher enfant! a-t-il dit en finissant.

Et une grosse larme roulait dans son œil éteint.

— Amen! a dit la mère avec un sanglot.

Puis le repas s'est achevé, silencieux.

Au dehors, dans la nuit, le vent chassait toujours devant lui les feuilles jaunissantes.

III

Pauvres parents! longtemps, bien longtemps, ils ont attendu le retour de l'enfant bien-aimé, que la violence de l'étranger avait arraché à leur affection. Mais la

guerre est cruelle, impitoyable. Elle se rit de la douleur d'un père et d'une mère, et ne rend point la proie que sa fureur emporte dans l'arène sanglante...

La mort, que Dieu nous envoie comme une suprême consolatrice, a mis un terme à cette navrante anxiété, à cette attente sans espoir : dans le cimetière du village, tous deux reposent doucement, à l'ombre de la vieille église.

Le fils dort aussi du sommeil éternel. Il a succombé loin des siens, loin de son hameau, dans des solitudes désolées. C'est au souffle glacé du Nord, que s'est exhalé son dernier soupir... Il est tombé sous les balles moscovites, avec les braves de ce régiment suisse, qui, — sur les bords de la Bérésina, — a su protéger, par un héroïque élan, les aigles du César moderne.

Aujourd'hui, dans nos paisibles campagnes, sur nos monts riants, où flotte libre et fier le drapeau de la Patrie, le souvenir de ces jours de deuil ne s'est point effacé du cœur du laboureur.

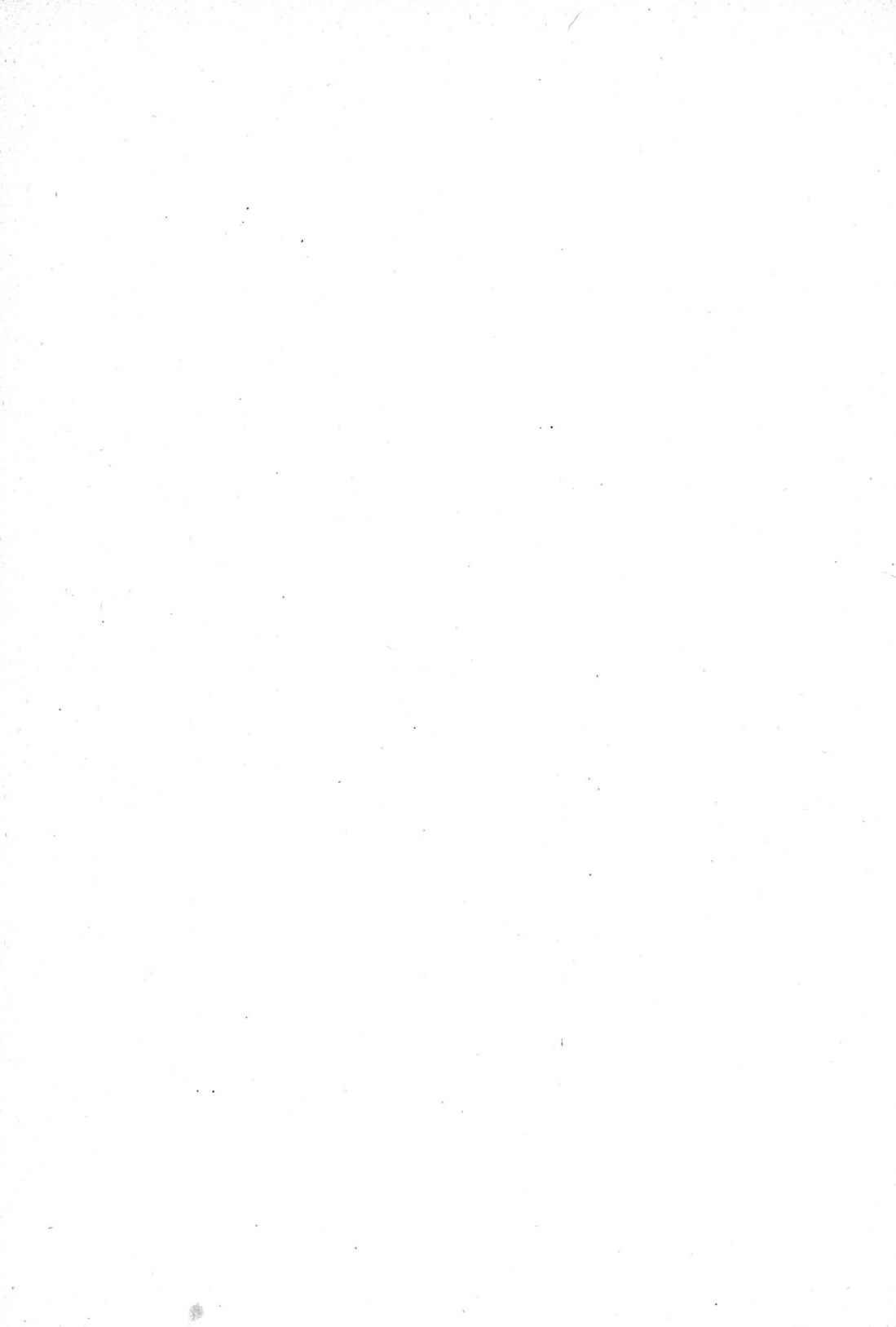
Souvent le soir, quand la famille, réunie sous le chaume, se serre autour du foyer qui brille, un vieillard raconte aux enfants du pays l'histoire du conscrit de l'an 1812.

A ce triste récit, le vent de l'Alpe, qui vient chanter dans le vallon, semble mêler des sanglots à sa mélancolique chanson...



La Guerre civile







LA GUERRE CIVILE

I

En ce temps-là, c'est-à-dire au commencement de l'an 1840, la guerre civile, de sa sinistre main, frappait aux portes de nos maisons.

Les dixains du Bas-Valais, qui n'étaient point représentés d'une manière équitable dans les Conseils du pays, revendiquaient l'égalité des droits politiques ; ils les proclamèrent dans la Constitution du 3 août 1839. Les Haut-Valaisans refusèrent de reconnaître cette nouvelle charte ; dès lors, le canton fut scindé en deux parties : le gouvernement haut-valaisan siégea à Sierre, et celui du Bas, à Sion. Ces deux autorités ne pouvaient rester en présence ; l'une devait nécessairement disparaître. Aussi, dans les premiers mois de l'année 1840, l'animosité des partis devint effrayante ; le sang coula dans plusieurs émeutes. La guerre civile était là, sombre, béante, prête à éclater. — La guerre civile ! spectre sanglant qui fait pâlir les mères, qui arme le frère contre le frère, le fils contre le père ! Que Dieu nous préserve de revoir ces jours de deuil !

II

C'était le 3 février 1840, jour de Saint-Blaise.

Le temps était froid et humide ; la neige blanchissait les prés de la plaine et le chaume des hameaux. La nuit avait gagné les rives du Rhône, et la vallée, déserte, muette, frissonnait sous son manteau glacé.

Dix heures sonnaient au vieux clocher de Martigny.

— Dieu vous garde, gens de la plaine !

Ces mots furent prononcés par un homme de haute taille, portant le costume des montagnards du Bas-Valais, en franchissant le seuil de la Grand'Pinte de Martigny.

— Soyez le bienvenu, Germain ! répondirent les hommes assis autour de la longue table de l'auberge.

Le nouvel arrivant alla leur serrer cordialement la main, et prit place au milieu d'eux.

— Quoi de nouveau dans les montagnes ? demanda-t-on.

— Dieu soit loué ! répondit le montagnard, tout marchie à souhait : ceux de Saxon, de Saillon, de Saint-Pierre et de Leytron sont prêts à monter.

— Et ceux de Fully, interrogea-t-on. Et on se serra pour mieux entendre.

— Pour la paroisse, dit Germain, il a fallu causer beaucoup et longtemps. Il y en a qui disaient que ceux de la plaine étaient des hommes d'impiété, des ennemis

de la religion, qui voulaient tout bouleverser dans le pays, que tout ça n'était que manigance et trahison ; même qu'il y a eu querelle et coups donnés, le jour des Rois, à la pinte de Vers-l'Eglise. Mais il faut vous dire que cette mauvaise rencontre a été amenée par ceux de Salvan, qui sont venus à Fully pour faire discorder parmi les nôtres. — Car, c'est sûr, ajouta l'homme de la montagne, après une pause de quelques minutes, c'est sûr, je vous le dis, ceux de Salvan ne veulent pas faire cause avec les dixains du Bas pour marcher contre les Allemands. Mais, pour en venir à notre paroisse, à la fin on a compris, on a ouvert l'œil et le bon, grâce à notre châtelain et au curial, qui sont hommes de bon sens et de bon entendement ; — ils nous ont montré, clair comme le jour, que les droits que ceux du Bas réclament sont justes et bien fondés, — et qu'avant peu, Dieu aidant, nous serons à bout de nos peines ; et, à cette heure, la commune tient pour la plaine.

Quand le Fullierain eut fini de parler, les assistants saisirent leurs verres et vinrent les choquer bruyamment contre le sien, aux cris répétés de : — Vive Fully !

Pendant qu'on parlait ainsi des affaires du pays, autour de la longue table, un homme entra sournoisement dans la pinte, et s'assit dans le coin le plus obscur, à quelque distance de Germain.

De même que ce dernier, il portait de grandes guêtres de drap brun, un habit de même étoffe aux boutons de métal jaune, et le chapeau noir du montagnard. Un

lourd bâton ferré était retenu à son poignet par une lanière de cuir.

Une barbe noire, inculte et sale, couvrait la moitié de son visage jauni et ridé. Le malheureux était borgne ; l'œil qui lui restait semblait morne et éteint, mais quand il levait la tête pour observer les gens de la pinte, un éclair fauve et sanglant brillait tout à coup dans sa prunelle. Le regard fixe de cet œil éraillé devait donner froid au cœur. Cet homme paraissait avoir quarante ans environ.

Il demanda une quartette au pintier, et se prit à écouter attentivement ce qu'on disait autour de lui.

Le buveurs ne s'étaient pas aperçus de l'arrivée du montagnard.

Le Fullierain disait :

— Méfiez-vous des traîtres et des faux, je vous le dis, ça abonde dans nos paroisses comme taupes en champs. Demandez à ceux de Riddes plutôt ; ils ne savaient pas, les braves gens, qu'un des leurs les vendait...

— Ah ! le Brancheux ! interrompirent les hommes de Martigny.

— Oui, le Brancheux, un gremlin, un scélérat, un vendu ! qui espionnait pour ceux de Sierre ! — Et le poing du montagnard irrité frappa rudement la table qui s'ébranla. Aussi, poursuivit-il, qui veut faire mal, trouve mal : hier, à la minuit, un coup de carabine a abattu le Brancheux, au Creux-du-Loup, alors qu'il allait sans doute dans le Haut, puisqu'on a trouvé des papiers dans sa ceinture.

Un silence profond succéda à ces terribles paroles.

Un homme se leva, et, tendant son verre au milieu de ses amis, cria d'une voix forte :

— Camarades! buvons à la mort des traîtres!

— A la mort des traîtres! répondirent, comme un sinistre écho, les hommes de la plaine.

Et les verres, où scintillait, comme un gai rayon d'été, le vin de Martigny, s'entre-choquèrent longtemps...

— Tu ne trinques pas, mon homme? demanda Germain au montagnard qui venait d'entrer dans la pinte.

— Pourquoi pas avec les amis? répondit ce dernier; et ses lèvres livides grimacèrent un sourire qui parut couper en deux sa jaune figure. Il tendit son verre avec une sorte de répugnance.

— Si ce n'est pas de cœur, je te dis, tu peux garder, dit celui de Fully, en remarquant le mouvement du borgne.

A l'ouïe de ce colloque, les hommes de la pinte tournèrent leur attention vers ce dernier; un murmure de colère parcourut leurs rangs.

Soudain, l'un d'eux, dont le front était déchiré par une balafre encore saignante, s'écria avec violence :

— C'est le Borgnaud de Salvan!... Je le reconnais!... Je l'ai vu à la foire de Monthey qui aidait à couteler les nôtres! A mort le Borgnaud!

Trente poitrines répétèrent le cri de mort.

Le visage du Salvanain devint hideux de peur.

Déjà, saisissant tout ce qui tombait sous leurs mains

pour s'en faire une arme, les hommes de Martigny, quittant leur place en tumulte, allaient se précipiter sur lui pour assouvir leur haine et leur fureur.

— A moi ceux de la Vallée ! hurla le misérable qui se vit perdu.

A cet appel pressant, l'épaisse porte de la pinte tourna en gémissant sur ses gonds rouillés. — Une vingtaine de montagnards, à mine sinistre, et qui sans doute n'attendaient que ce signal, s'élançèrent dans la salle de l'auberge.

De part et d'autre, il y eut un temps d'arrêt.

Les montagnards s'étaient silencieusement rangés aux côtés du Borgnaud.

Celui-ci, ayant repris assurance par l'arrivée des siens, disait :

— Te souviens-tu des Rois, Fullierain ? — Te souviens-tu de la pinte de Vers-l'Eglise ? — J'y étais, mon garçon, c'est même moi qui ai commandé le bal, mais vous êtes de grand cœur, vous autres, puisque vous avez payé les violons et régalez les violonares... ah!... ah!...

Et son laid visage ricanait.

— Alors tu n'as rien perdu pour attendre ; -- aujourd'hui, c'est à ton tour, joli Borgnaud, on veut te voir danser, — répondit Germain d'une voix railleuse, en jouant négligemment avec une pesante barre de fer, arrachée à la fenêtre grillée de la pinte.

Le calme et le sang-froid du montagnard exaspérèrent le Salvanain ; la flamme de la colère empourpra

ses pâles joues ; d'un accent tremblant de sourde rage, il cria aux siens :

— En avant ! A mort ! A mort !

Les couteaux brillèrent aux mains des montagnards.

C'était le signal de la mêlée ; elle commença, horrible, impitoyable.

Au milieu des injures, des malédictions, des plaintes de douleur, on entendait le fracas des verres, des bouteilles, des cruches de terre, qui se brisaient en mille éclats, et le bruit sourd des escabeaux de noyer et des bâtons noueux...

— Mort aux traîtres des montagnes ! hurlaient les hommes de Martigny.

— Mort aux brigands de la plaine ! répondaient les montagnards.

Et la bagarre reprenait, plus rude et plus serrée.

Sur le sol, bien des combattants gisaient, affreusement mutilés. La lourde porte de la pinte, enlevée violemment de ses gonds, écrasait dans sa chute un homme de Salvan.

A ce moment, Germain et le Borgnaud, s'étant rencontrés dans la mêlée, se jetèrent l'un sur l'autre.

— Brigand de Fullierain ! approche donc que je te saigne ! vociféra celui de Salvan, hideux de fureur, forcé de sauter à droite et à gauche pour éviter le terrible moulinet de son adversaire.

— Dis, Borgnaud, comment trouves-tu notre bal, à cette heure ?... Mais il me semble que tu deviens las ; tu as l'air de vouloir paresser... C'est mal, je te dis, en

bonne compagnie faut être poli et gentil... Et puis on ne danse pas tous les jours... Chez nous, en notre paroisse, on vient nous divertir aussi quelquefois... par exemple, aux Rois... Tu en as souvenance, pas vrai, Borgnaud, bonne souvenance des Rois?..

Le Salvanain, haletant d'impuissante colère, ne répondait plus.

— Borgnaud! cria celui de Fully, le bal est fini... Apprête-toi, je vais t'abattre... Borgnaud, homme de mal et de discorde, recommande au diable ton âme maudite!

La lourde massue de fer décrivit dans l'air une courbe terrible.

Le Borgnaud tomba sur ses genoux, en poussant un rauque gémissement; de son crâne ouvert et béant, horrible blessure, jaillit un flot de sang... Il s'affaissa râlant aux pieds de Germain.

La seule lampe de la pinte, suspendue à une poutre enfumée, venait de se briser sous le bâton d'un montagnard. Pendant quelques minutes encore, la flamme, à l'agonie, éclaira de rouges reflets cette scène de carnage; à sa dernière lueur, les combattants se comptèrent: la moitié des leurs jonchaient le plancher de la pinte.

— En avant! cria Germain au plus épais de la mêlée. Et les hommes de la plaine, meurtris, couverts de sang, les vêtements déchirés, se ruèrent avec une nouvelle rage sur ceux des montagnes, qui, épuisés, découragés

par la mort de leur chef, abandonnèrent la place et s'enfuirent en désordre dans les ténèbres de la nuit.

Un lugubre silence régnait dans la Grand'Pinte.

La lune, montrant sa face blafarde à travers les vitraux brisés, regardait les lieux qui venaient d'être le théâtre de cette lutte fratricide ; ses rayons pâlisants venaient trembloter dans une mare de sang...

A l'église de Martigny tintait le glas des trépassés.



Le Violonare de Mazembroz





LE VIOLONARE DE MAZEMBROZ

I

Dans la commune de Fully, on est en joie et en liesse : on célèbre la fête de Saint-Joseph.

Le soleil de mars brille chaudement dans les grands prés. Sur le bleu du ciel, les Follataires, colossale pyramide, découpent leurs formes fantastiques, et, sur leurs versants, se penchent les mazots aux toits brunis. A travers les branches tordues des châtaigniers, le clocher de Fully dresse sa vieille croix de fer. Courbé sur la corde noircie, Irénée, le marguillier de la paroisse, met joyeusement en branle les cloches de l'église, — et les carillons, portés par le vent de la montagne, s'en vont murmurer leurs gaies sonneries jusqu'au fond des combes silencieuses.

Dans la plaine, le coutre de la charrue ne crie plus le long des sillons; couchés dans l'étable, les robustes bœufs mâchent paisiblement le foin sec. Le berger de la vallée a reconduit à la ferme les vaches à la robe tachetée et les blanches génisses; sur les seuils de pierre, réchauffés par de larges rayons, ses chiens s'endorment en allongeant leur mâchoire sur leurs pattes velues. Devant les maisons, assis sur des bancs rustiques, les

campagnards, en habits du dimanche, se racontent les nouvelles des veillées, et, sous les hauts noyers, les filles et les garçons se promènent en devisant et en riant.

Parmi la paille des granges, gisent en repos les pellès, les lourds capions, les serpettes tranchantes; car, c'est le moment où l'on va, dans la Combe d'Enfer et sur les coteaux de Branson, fossoyer la terre des vignes et couper les sarments aux ceps dépouillés.

Mais, à cette heure, on se tient en loisir et en contentement : c'est jour saint; il faut faire fête au bon patron de la paroisse. Demain, quand l'Angelus aura sonné, on reprendra de grand cœur le sarrau et le fossoir.

II

Riez! chantez! fillettes! Le ciel est pur et sans nuage. Dans les prairies, l'herbette pousse et grandit. Quelques sansonnets gazouillent déjà dans les sentiers de nos campagnes; ils sont joyeux, les pauvres petits, ils nous annoncent que l'hiver et la froidure vont fuir loin de nos chaumières.

Divertissez-vous, brunettes! c'est la Saint-Joseph; à ce jour, on s'amuse dru dans la paroisse!

Prenez, dans l'armoire de noyer, vos robes neuves que vos marraines vous ont données à Noël; mettez, autour de votre col blanc, vos gentils fichus qui ont si brillantes nuances.

Bientôt Bonavent, le violonare de Mazembroz, viendra vous donner danse.

Vous souriez, malicieuses ! vos grands yeux brillent de convoitise ; vous aimez grandement à suivre de votre petit pied les airs du vieux Bonavent ; eh bien ! faudra danser avec vraie réjouissance, fillettes ! faudra marquer jusqu'à la venue du vèpre les mesures de la montferrine.

Et vous, garçons ! pendant que vos promises se parent pour le bal, venez vous asseoir à la salle basse, autour de la longue table de chêne. — Dans le cellier, le vin devient piquant et clair ; apportez les channes d'étain au ventre luisant et rebondi, et les tasses de terre si joliment peintes. Remplissez-les jusqu'aux bords, mes vaillants, et buvez à longues rasades : — aujourd'hui, faut se donner un tantinet de plaisir avec le jus du raisin que vous avez, l'an passé, pressé au foulon ; puis le gros Jérôme vous dira la romance du *Vieux Sergent*, qu'il note si bien, car il a belle et puissante voix, votre joyeux compagnon, et, au refrain, tous reprendront ferme et d'accord.

Versez le vin de Branson !... Je vous dis, versez encore, garçons !... A ce jour, c'est Saint-Joseph ; profitez du bon temps que votre patron vous donne. Demain, on ne sait pas quel jour se lèvera derrière le mont ; — demain, c'est misère profonde ; — demain, peut-être, c'est la balle homicide qui siffle dans le ravin, c'est la sinistre lueur de l'incendie qui dévore nos récoltes et nos pauvres mazots ; — demain, encore, c'est l'orage, la dévastation, la guerre ! — A cette heure, le ciel est clair et serein, divertissez-vous ; et, comme vous avez bon courage, on verra pour après.

Mais, écoutez-moi, faut avoir tant soit peu méfiance du vin de Fully. Vos pères-grands vous l'ont déjà appris, ça peut vous manigancer quelque traîtrise, faut m'accroire ; — d'ailleurs, entendez-vous ? — dans la pinte au châtelain, la contredanse a commencé. — Replacez vite au râtelier les channes vides. Faut se dépêcher, garçons ! — Voyez, le soleil descend déjà sur la plaine. Allez galamment conduire au bal vos jolies danseuses, et que saint Joseph vous donne joie et long divertissement.

III

Dans la grande salle de la pinte du châtelain de Fully, le bal s'ouvrait, bruyant, animé.

L'astre du jour, inclinant son globe de feu derrière les crêtes des Alpes, répandait une lumière douce et pourprée sur les parois boisées de la pinte.

Parmi la jeunesse alerte et folâtre, qui, chaque année, vient des bourgs et des hameaux voisins prendre part au bal de la paroisse, on remarque les garçons de Martigny et de Saxon, à l'allure franche ; les jeunes femmes de Charrat, accortes, rieuses, portant coquettement, sur leur brune chevelure, le chapeau national, entouré d'un large et précieux ruban ; les montagnardes de Châtagnier, de Mazembroz, des Mayens, de la Jeure-Brûlée, en jupe courte, à l'œil noir et brillant, le teint légèrement hâlé par le soleil des moissons. Ces heureux couples, tout en se laissant entraîner dans les tourbillons

de la valse, s'appellent, se répondent, au milieu des plaisantes reparties et des francs éclats de rire.

Pendant ce temps, le vieux Bonavent, assis sur un escabeau, planté sur une table, donnait la mesure sur son violon. Sous son archet exercé, les cordes s'animaient et parlaient ; il savait faire dire de vraies paroles à l'âme de son violon. C'était un fameux joueur que celui de Mazembroz ; dans tout le pays, il n'y en avait pas un comme lui pour mener une danse. Quand il y avait vogue, réjouissances d'épousailles ou de baptême dans une paroisse, c'était toujours Bonavent qu'on allait quérir. Aussi était-il en grande réputation d'adresse et de talent ; les autres violonares l'appelaient par respect *le maître*. On disait qu'il avait été apprendre à jouer en musique, tout jeune, dans une grande ville, bien loin de l'autre côté des montagnes de l'Entremont ; mais il y avait long de ça, puisque nos mères se souviennent qu'il les faisait déjà danser.

Pour cette journée, Bonavent avait tiré du placard de noyer ses habits de fête : sa redingote bleue, à longues basques ; son gilet de velours noir, brodé de feuilles de trèfle ; ses culottes de drap brun, et ses souliers brillant sous la boucle d'acier poli. Une large cravate noire était nouée autour de son col, bien blanc, bien montant.

Mais le bon Fullierain avait curieux visage : - figurez-vous une face pleine et ronde, bizarrement bourgeonnée ; — un triple menton, toujours fraîchement rasé ; — un crâne large, luisant, où se hérissent quelques rares poils d'une teinte indéfinissable, et, sous les

larges croisés de son gilet, une panse rebondissante. Avec tout cela, d'un caractère avenant et puis de bonne rencontre.

Souvent les fillettes, sans y mettre mauvais sentiment, — pour ça c'est bien sûr, — prenaient espiègle joie à venir se planter devant lui et à le louer, et cela à qui mieux mieux, de son honnête visage ; elles ne se gênaient pas, les malséantes, de lui rire au nez. Ces joyeusetés ne semblaient point malplaisantes au vieux violonare, tant il était assuré que personne ne lui voulait donner méchante pensée, — et c'était grande vérité. Les gens des campagnes n'auraient certainement pas permis qu'on occasionnât peines et misères à leur meneur de danse, et si les filles devenaient rieuses en le regardant, elles l'avaient toutes en franche et vraie amitié. — Lui le savait bien. Seulement, en ces temps, il avait coutumance de fredonner entre ses dents ce vieux dicton montagnard :

Quand femme rit,
Point n'ay souci ;
Quand femme pleure,
Point ne me leurre.

Quand il avait achevé sa citation, son œil gris se mettait à clignoter malignement, — et son violon paraissait gémir plus fort sous les crins du rapide archet.

Tel était le violonare de Mazembroz.

La tête mollement penchée sur son instrument, les yeux à demi fermés dans une sorte d'intime contemplation, il accompagnait, en battant la mesure du pied,

les pas cadencés des danseurs. De temps à autre, quand il apercevait quelque chose se mener de travers, il disait à voix haute :

— Attention à vous, mes enfants ! — Faut bien marquer la note... Là-bas, en avant deux, les quatre z'autres!... Hé! Monique! tu te débrelures trop, ma petiote, vaut mieux glisser... Bon, va mieux... Balancez-vous, ceux d'en face!

Et les fillettes souriaient, les garçons riaient, et la contredanse continuait gaiement.

Assises dans un coin, sur des bancs de bois, les mères causent en regardant danser.

— Voyez-vous, dit Geneviève à sa cousine Marianne, de Charrat, comme maître Bonavent a grande contenance, à cette heure? — Il a l'air tout guilleret. — Et puis il violone tant bien, que c'est plaisir à entendre. — C'est votre Monique qui s'en donne! ça lui fait tant belles couleurs la danse.. Quel est le gars qui lui fait chevalier? — Est-il de par chez vous? — Je l'ai jamais entrevu dans la paroisse.

— C'est Sébastien à Leuchon, d'Outre-Rhône, répond la mère, c'est le promis de Monique.

— Tiens! vous allez mettre la vôtre en ménage! — C'est première nouvelle pour moi. — Et à quand les épousailles, cousine?

— Faut croire que ce sera pour la Saint-Jean.

— Ils se complaisent joliment ensemble, fait la Viève; ça veut faire un bien gentil couple.

— Oui, c'est sûr, ajoute la Marianne en se rengor-

geant; tandis que ses yeux, tout brillants d'orgueil maternel, considèrent avec complaisance la bonne mine et la tournure des jeunes fiancés.

Pendant que ces braves ménagères parlent des projets de mariage qu'elles font pour leurs chers enfants, le bal villageois va son train; on s'amuse et on s'en donne grandement.

Jamais on n'a vu danse si bien menée.

Celui de Mazembroz, tombé, suivant son habitude, dans une douce somnolence, passe et repasse, sans en avoir lassitude, l'archet sur les cordes vibrantes.

IV

Cependant, dans la pinte du châtelain Etienne, on ne s'apercevait pas, — tant les heures consacrées au plaisir s'envolent rapidement, — que les dernières clartés du jour s'en allaient mourantes dans les neiges de la montagne. De longues bandes de pourpre, s'étaguant dans l'espace, semblaient ceindre d'une couronne de feu les Alpes valaisannes; puis, peu à peu, l'horizon se décolora: chaque rayon à son tour pâlit. Un voile obscur s'appesantit lentement sur le front des géants, et la nuit enveloppa bientôt de ses mystères la vallée du Rhône.

Le violon de Bonavent s'est tu.

Le violonare est descendu du siège où il était juché, cachant soigneusement, sous les basques de sa redin-

gote, son instrument bien-aimé, de peur qu'il ne lui advienne accident ou malencontre. — Avant de se retirer dans son logis, il a dit un dernier mot à sa quartette de vieux vin blanc ; car, ça donne grande soit de toujours remuer le bras, et d'avaler la chaude poussière du plancher ; — puis, tranquillement, de son pas mesuré et paisible, il s'est acheminé vers son mazot, accompagné des bonnes paroles d'amitié des villageois.

Dieu te garde, bon violonare, et te ramène en paix en ta chaumine !

.
La salle de danse s'est vidée lentement, et comme à regret.

Sur le seuil de la pinte, on s'embrasse, on se presse la main, on se souhaite une bonne nuit, se promettant de se revoir à la prochaine veillée, où l'on reparlera de la Saint-Joseph, car on aura longue souvenance du joyeux bal de Fully ; — et chacun, suivi des siens, regagne son hameau.

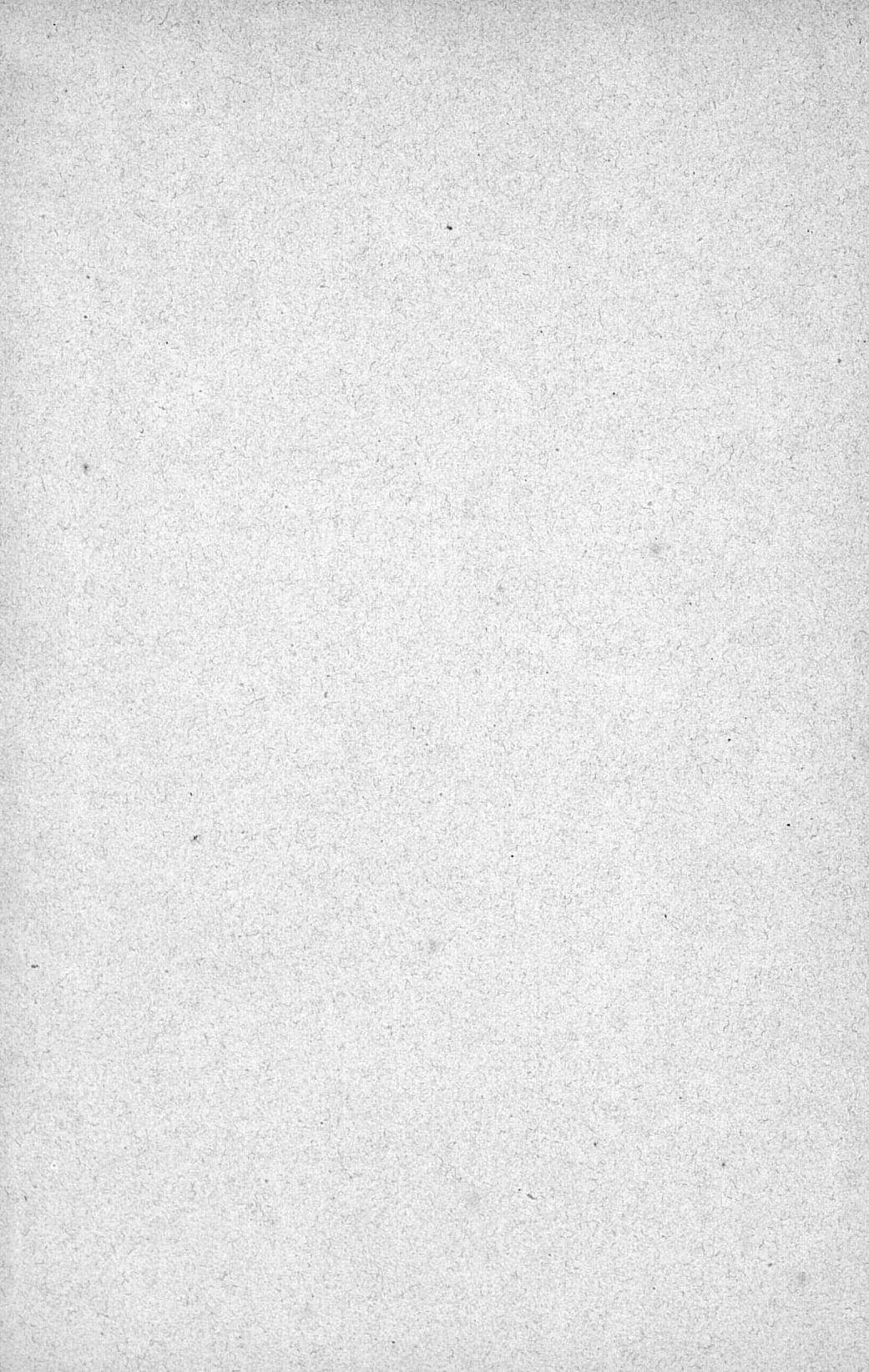
Sous l'ombre des hauts chênes, on entend causer à voix basse. Les brises des prés semblent apporter le murmure d'un tendre adieu, répété par deux voix, timides, émues ; doux baisers, longs serremments de mains, fraîches amours, écloses dans l'ivresse d'une valse ; les unes, éphémères, s'envolent à la fin d'un beau jour, comme la feuille de rose détachée par l'aiglon ; — les autres, durables, sont bénies par le prêtre, sur les marches de l'autel.

Holà ! mes amoureux ! faut rejoindre les vôtres, il

se fait tard ; voyez, la nuit devient noire dans les sentiers déserts. Il est dur, c'est bien vérité, de rester séparé, toute une longue nuitée, de ce qu'on aime ; mais prenez patience, fillettes, derrière la montagne sont encore des jours pour la revoyance.

Bons villageois ! Dieu vous garde des mauvaises rencontres !





A LA MÊME LIBRAIRIE :

- Black COQUETTE.** Nouvelle (traduite de l'anglais par
Jean Robert)..... 2 f.
- Morton Sanders.** RENÉE.
- A. Girod.** COMMENTAIRE EXPLICATIF DE LA LOI FÉDÉ-
RALE SUR LA POURSUITE POUR DETTES ET LA FAILLITE 1 »
- Arthur Massé** RAMENÉ 0 10 c.
- » LES ENFANTS DE LA FERME..... 0 10 c.
- » BROCHURES DE NOËL.
- Elie Ducommun.** — SOURIRES, Poésies 3 f.

